

Jeunes romanciers : « On n'est pas tous Balzac »

Entretien

Maryam Madjidi, Prix Goncourt du premier roman 2017 avec *Marx et la poupée*.

Simon Johannin, Prix littéraire de la Vocation 2017, avec *L'été des charognes*.

Votre premier roman, en quelques mots ?

Maryam Madjidi : L'histoire d'une petite fille, née à Téhéran après la révolution, et dont les parents sont engagés politiquement contre le régime des Khomeiny. La famille sera contrainte à l'exil.

Simon Johannin : Un roman d'initiation. L'histoire se situe dans une ferme, avec un narrateur à la première personne qui raconte son enfance. Je voulais aussi faire un objet pour dire des choses censées et profondes avec des mots simples et une langue qui évolue en même temps que le personnage grandit.

Quelle est la part autobiographique dans cette histoire ?

M. M. : La base est autobiographique. C'est inspiré de mon histoire mais, dans la manière de raconter, la construction de mes personnages et dans l'écriture-même de cette expérience, il y a une déformation du réel.

S. J. : Ce qui relève vraiment de l'autobiographie, ça va être le rapport aux animaux, moi qui ai grandi en



Capucine Spineux / Grégory Augendie-Cambon

Simon Johannin et Maryam Madjidi, deux écrivains salués par la critique pour leur premier roman, sont attendus à Laval, les 14 et 15 avril.

milieu paysan. Le lieu dans lequel l'enfant grandit est imaginaire. Mais le rapport à l'élevage, l'artisanat et le territoire, le climat, la lumière : c'est autobiographique. C'est comme si j'avais tourné un film là où j'ai grandi.

On se nourrit de son enfance ?

M. M. : Non seulement l'enfance nous nourrit mais elle est surtout le réservoir de l'écriture. C'est d'ailleurs pour ça que l'histoire se passe via le regard d'une petite fille qui va grandir, au fur et à mesure.

S. J. : J'ai commencé à écrire ce livre, j'avais 21/22 ans. La post-adolescence est un des éléments déclencheurs. J'étais encore en phase avec cette époque-là. Ce roman est

aussi une manière de faire le bilan de tout ça et en même temps, il est complètement de l'ordre de la fiction.

Le rôle de l'écriture est de sauver de l'oubli des choses du passé ?

M. M. : Je le pense vraiment ! Ce qui a vraiment motivé mon écriture, c'est une sorte d'impulsion mêlée de nécessité. Je voulais vraiment que le nom d'Abbàs – une étoile filante, une jeune révolutionnaire de 18/19 ans qui se fait attraper et qu'on ne revoit plus – soit écrit quelque part. Je voulais que ce nom puisse être prononcé, lu par le plus grand nombre. Il y a vraiment ce besoin de le sauver lui. C'est pour ça que ce roman lui est dédié.

S. J. : Mon éditeur m'a redit cette phrase : il y a deux choses qui traversent le temps, la pierre et le papier. Mais moi, j'avais pas cette idée de sauvegarder mais plutôt d'inventer.

Dans ce monde qui se virtualise, la littérature a de l'avenir ?

M. M. : Elle n'est pas du tout en péril, bien au contraire. Elle a encore plus de poids, elle est d'autant plus précieuse et nécessaire. On a une production littéraire incroyable, en France : le nombre de manuscrits, publications, salons, festivals. Je suis très optimiste.

S. J. : Je ne me fais pas de soucis pour la lecture, avec des jeunes générations qui s'intéressent. Ce qu'il faut apprendre à gérer, c'est le rapport à l'industrie. J'ai la chance d'être avec un éditeur indépendant mais, sinon, il y a une espèce de nivellement par le bas de la qualité des textes au profit de la quantité. Un peu comme au cinéma.

Mon premier roman est un succès commercial, alors on me propose des chèques et six mois de travail pour en écrire un nouveau, quand j'ai mis 23 ans à écrire l'autre, en gros. Il faut renouer avec une temporalité qui est longue et accepter que des choses prennent du temps. On n'est pas tous Balzac.

Recueilli par T. G. S.

mais malgré cela, j'étais seul.

Le salafisme, je l'ai connu et vécu avec ma famille. On était obligés d'apprendre le Coran par cœur. J'ai passé une partie de mon enfance en Arabie Saoudite, dans ce salafisme radical. C'est dans ce pays que j'ai quitté la religion car il y avait de la violence, du racisme avec mon accent syrien. C'est là que j'ai eu plein de

avec des guerres, des situations économiques compliquées, beaucoup de malheurs. L'art doit servir à donner l'espoir et la joie aux gens. Je voudrais que le monde soit moins dur, pour moi et pour les autres. C'est pour ça que j'écris.

Recueilli par T. G. S.